

LE MYTHE D'ANDRIBA

par

Manassé ESOAVELOMANDROSO

« *Tsy mafy noho ny tany Andriba* » (ce n'est pas plus ardu que ce qui s'est passé à Andriba) est un dicton que des vieux Merina ou même des plus jeunes utilisent souvent quand ils veulent montrer que la situation à laquelle eux-mêmes ou des tiers doivent faire face n'est pas insurmontable. Andriba apparaît ainsi dans l'esprit populaire comme le symbole ou mieux le haut lieu de la résistance merina à la conquête française de 1895. Le combat d'Andriba semble donc avoir été une bataille plus décisive que celle qui s'est terminée par la reddition de Tananarive.

Or, les témoignages de certains officiers français et le rapport du Général Duchesne, commandant en chef du Corps expéditionnaire, démentent cette vision des faits. Pour eux, les moments les plus critiques de la campagne, du point de vue militaire, furent les combats de Tsarasaotra et les opérations qui précédèrent la prise de la capitale, c'est-à-dire avant et après la « bataille » d'Andriba.

Théâtre d'une grande bataille qui a conditionné l'issue de la guerre - pour les Merina, position stratégique remarquable que ces derniers ont trop vite abandonnée - pour les Français, Andriba a-t-il été un haut lieu de la résistance malgache ou bien un endroit où l'armée de Ravalona III a fui devant l'ennemi ?

Cette opposition de points de vue nous a entraîné à consulter un certain nombre de documents conservés aux Archives de la République Malgache pour tenter d'apporter quelques éclaircissements sur cette question. Ces documents sont, pour la plupart, des lettres échangées entre le Premier Ministre Rainilaiarivony et les officiers commandant les troupes envoyées dans le Nord-Ouest pour barrer la route aux Français.

LA « BATAILLE » D'ANDRIBA

Quelques événements importants ont précédé les opérations du 21 août 1895 qui ont opposé dans la région d'Andriba le corps expéditionnaire français dirigé par le Général Duchesne aux troupes merina commandées par Rainianjahy. Les rappeler brièvement peut aider à comprendre la « bataille » d'Andriba.

Forts du traité du 17 décembre 1885, les différents Résidents Généraux qui représentaient la France à Tananarive de 1886 à 1894 cherchaient, par des empiètements successifs et des incidents que parfois ils faisaient naître, à exercer sur le gouvernement merina un véritable protectorat. Rainilaiarivony, fort lui aussi du même traité ou plus exactement de la lettre explicative dénommée « Appendice » ou « Protocole Miot-Patrimonio », s'oppose avec la dernière énergie à tout ce qui peut entraîner une mainmise française sur le royaume de Ranavalona III. Cette opposition irréductible des deux protagonistes aboutit à l'ouverture des hostilités marquée par l'occupation de Tamatave le 12 décembre 1894 et la prise de Majunga le 14 janvier 1895.

Majunga, à peine défendu par le Gouverneur général du Boina Ramasombazaha et ses troupes, devient la principale base du corps expéditionnaire dont l'objectif est la prise de Tananarive. Les forts qui jalonnent la route Majunga-Maevatanàna sont enlevés les uns après les autres, souvent sans grandes difficultés ; ce qui conduit Ranchot (1) à noter dans son Journal, le 7 juin 1895 : « Le Général en chef commence à être navré du peu de résistance que semble devoir rencontrer le corps expéditionnaire. Il craint que nos troupes n'ayant pas l'occasion de rencontrer l'ennemi une bonne fois ne s'énervent » (2). Ces troupes dont le moral peut être affecté par l'absence de combats véritables sont éprouvées et affaiblies par la maladie et la fatigue dues aux rigueurs du climat de la côte Ouest et aux efforts que réclame la construction de la route jugée nécessaire à l'acheminement des vivres et du matériel. Et pourtant, ce sont ces mêmes troupes qui, le 8 juin 1895, prennent sans essuyer aucune perte humaine la position stratégique de Maevatanàna. Suberbiville (3) devient alors, après Majunga, la deuxième base importante du corps expéditionnaire pour ses opérations ultérieures.

Cette rapide mise au point faite, il serait intéressant de voir les forces en présence avant de rappeler le déroulement des opérations du 21 août 1895 et les jugements des Français ainsi que des chefs merina sur la « bataille » d'Andriba.

(1) Ranchot, ex-Résident Général p.i. à Tananarive ; en 1895, il est le délégué du ministre des Affaires étrangères auprès du Général Duchesne, commandant en chef du corps expéditionnaire.

(2) D'Anthouard (A.) et Ranchot (A.) — *L'expédition de Madagascar. Journaux de route*, p. 98.

(3) Maevatanàna est la forteresse merina qui domine et contrôle Suberbiville, du nom de Subergie — un Français — concessionnaire minier installé dans la région depuis plusieurs années.

1. — LES FORCES EN PRESENCE ET LES APPREHENSIONS DES FRANÇAIS

Après la prise de Maevatanàna qui signifie pratiquement la perte du Boina, Ramasombazaha est destitué de son poste de commandant en chef des armées du Nord-Ouest pour devenir le second de Rainianjalahy, lequel a été envoyé par le Premier Ministre à la tête de 5 000 hommes dès l'annonce de la reddition de Marovoay le 2 mai 1895 (4). Les troupes merina qui doivent désormais combattre les Français sont composées de trois groupes : les hommes de Rainianjalahy, ce qui reste des 2 000 hommes rassemblés par Rainilaiarivony après la prise de Majunga et envoyés dans le Boina sous le commandement d'Andriantavy, et enfin les débris de l'armée de Ramasombazaha. Il est cependant difficile de chiffrer exactement le nombre des combattants. En effet, les militaires sont accompagnés de leurs esclaves, parfois de leurs femmes, et souvent de Sakalava qu'ils forcent à les accompagner dans leur retraite (5). Après chaque recul de leurs troupes, les officiers malgaches ne procèdent point au contrôle des soldats pour connaître ceux qui manquent. Cette négligence, dénoncée par Rajestera (6) facilite la désertion et complique tout essai d'évaluation du nombre des combattants. Enfin, la tendance des officiers à cacher le chiffre exact des tués lors des combats et l'insuffisance des renseignements concernant les malades (7) font qu'il est à peu près impossible de connaître l'effectif réel des soldats valides et présents à Andriba. Seul un ordre de grandeur peut être avancé. Le jeudi 22 août, après avoir vu les nombreux camps abandonnés par les Merina, Ranchot note dans son « Journal de route » : « Si tous les camps que nous voyons intacts ou en cendres étaient occupés, ce n'est pas 4 à 5 000 hommes que nous aurions devant nous, mais vingt ou trente mille » (8). Rainianjalahy, dans une lettre adressée au Premier ministre mentionne qu'un peu plus de 4 000 hommes assurent la défense des différents camps d'Andriba sans compter les soldats tenus en réserve et dont le nombre non précisé (9) ne doit pas cependant dépasser celui des combattants occupant des postes fixes. L'effectif des troupes merina n'atteint donc pas dix mille hommes.

(4) Grandier (G.) — *Histoire politique et coloniale*, t. II : *Histoire des Merina* (1861-1897), p. 233.

(5) Chauvin (J.) — *Le prince Ramahatra* (1858-1938), in R.H.C., N° 118, p. 41.

D'Anthouard (A.) et Ranchot (A.) — *L'expédition de Madagascar. Journaux de route*, p. 97.

(6) Rajestera, 10^e honneur, commandant en second du poste de Mahabo. *Journal de campagne*, traduit et présenté par Mondain (G.), sous le titre de « *Documents historiques malgaches* », p. 83.

(7) Lettres de Rainianjalahy à Rainilaiarivony, surtout celle du 31 août 1895, in NN 143 (4^e chemise).

(8) D'Anthouard (A.) et Ranchot (A.) — *L'expédition de Madagascar. Journaux de route*, p. 175.

(9) Lettre du 15 août 1895, in NN 143.

Les Français, eux, n'ont pas fière allure. A Maevatanàna-Suberbieville, la plupart de ceux qui remplissent l'hôpital de campagne meurent après d'atroces souffrances. Rares sont les soldats qui ne sont pas touchés par la fièvre, l'anémie, la dysenterie. Ces hommes, largement éprouvés par la maladie, sont éparpillés dans les différents postes disséminés le long de la Betsiboka afin de protéger les communications entre Majunga et Maevatanàna ; en réalité, beaucoup d'entre eux y meurent (10). Les survivants sont transformés en terrassiers chargés de poursuivre la construction de la piste ou bien en conducteurs de voitures pour remplacer les convoyeurs kabyles, morts d'épuisement ou de maladie, ou qui se sont enfuis. Le ravitaillement de ces hommes comme celui des chevaux et des mulets n'est pas bien assuré. En effet, vivres et matériel envoyés de France sont débarqués à Majunga ; leur acheminement jusqu'à Maevatanàna et surtout au-delà de cette localité s'avère des plus difficiles. Par ailleurs, les possibilités de ravitaillement sur le pays sont dérisoires : les Sakalava ne vendent ni leur riz ni leurs bœufs ou le font avec parcimonie.

Après trente-cinq jours de pause à Suberbieville (11), pause imposée par l'ouverture de la piste et la construction du pont sur la Betsiboka, ces hommes, dont la plupart sont affaiblis par la fièvre, les travaux de terrassement et la conduite des voitures Lefebvre, vont tenter de parvenir à Tananarive à travers le Vonizongo, une région au relief accidenté et sur laquelle ils sont mal renseignés. L'ennemi qu'ils vont combattre, ils ne le connaissent presque pas puisqu'ils n'ont livré contre lui aucune véritable bataille jusque-là. D'ailleurs, ils le croient important en nombre. Ils ne devinent ni ses buts, ni sa stratégie. Les fuites et les abandons de positions qui auraient dû être défendues avec plus d'acharnement font-ils partie d'un plan arrêté à l'avance ? Les armes et munitions abandonnées par les fuyards peuvent-elles permettre de se faire une idée exacte sur la puissance militaire de l'ennemi ?

Les incertitudes des Français ou leurs appréhensions quant au projet des Merina après la chute de Maevatanàna sont peut-être exprimées par le futur général Reibell qui, avant le 29 juin 1895 a écrit : « La tactique des Hovas consiste à faire le vide devant nous et à se replier sur la capitale pour la défendre. Il sera difficile d'amener devant Tananarive 5 000 combattants, le tiers de notre effectif total. Si les Hovas sont, à ce moment, une quarantaine de mille, n'eussent-ils que des matraques avec leurs deux alliés, le soleil et la fièvre, le morceau sera dur à enlever. Mais, à force de reculer, auront-ils encore assez de volonté pour résister sérieusement ? » (12).

Après de petits accrochages le 28 juin 1895, la grande offensive de Tsarasotra lancée le lendemain par Rainianjalaha — le général en chef merina —

(10) Dépêche du correspondant de guerre de l'agence Havas en septembre 1895, cité par Grandidier (G.) — *Histoire des Merina (1861-1897)*, p. 235.

(11) Pause tout à fait relative puisque les hommes se sont relayés pendant ces trente-cinq jours à la « corvée de la piste ».

(12) Général Reibell. — *Le calvaire de Madagascar. Notes et souvenirs de 1895*, p. 73.

contre la 6e compagnie du 2e Bataillon algérien, occupée à faire la piste et protégée par un peloton de chasseurs et deux pièces de 80, semble une réponse à cette question. La situation des assiégés a été critique à certains moments, mais par une utilisation rationnelle de leurs retranchements et par des contre-attaques bien menées, ils ont réussi à briser l'ardeur des assaillants (13). Le 30 juin, les Français, déjà maîtres de Tsarasaotra, réussissent après un duel d'artillerie à occuper le mont Beritsoka où ils trouvent 4 canons Hotchkiss modernes, des armes, des munitions, des tentes, une caisse contenant une importante somme d'argent, abandonnés là par les fuyards. Le bilan du combat de Tsarasaotra est de deux tués et quinze blessés dans les rangs des Français, et environ de deux cents tués parmi les hommes de Rainianjalahy, selon les sources françaises. Rajestera, 10e honneur, indique dans son carnet de route (14) le but de l'offensive merina (encercler Tsarasaotra et faire prisonniers les Français) et les lourdes pertes subies par les troupes malgaches (environ cent morts et un grand nombre de blessés).

L'affaire de Tsarasaotra qui s'est bien terminée pour les Français leur a ouvert le chemin d'Andriba, réputé être une grande base merina, et leur a montré que l'ennemi est capable de lancer de grandes opérations. Tsarasaotra aura pour résultat d'amener le commandement français à ne plus envoyer ses unités dans des positions quelque peu aventureuses, où elles ne pourraient pas s'aider mutuellement.

2. - LES OPERATIONS DU 21 AOUT 1895.

Après la bataille de Tsarasaotra, le corps expéditionnaire français progresse lentement vers Andriba tout en repoussant les attaques des groupes de harcèlement comme lors du combat de Soavinandriana le 16 août 1895, où l'on dénombre huit tués au bataillon Haoussa. De plus en plus court le bruit

(13) Récits du combat de Tsarasaotra :

- Grandidier (G.), *Histoire des Merina*, t. II, p. 240.
- Chauliac (G.), *Contribution à l'étude médico-militaire de l'expédition de Madagascar en 1895*, in B. de M. N° 240, mai 1966, pp. 427-428.
- Poirier (J.), *Conquête de Madagascar*, pp. 235 à 240.

(14) Mondain (G.) -- *Documents historiques malgaches...*, in M.A.M., 1928, p. 76.

Dans son carnet de route, Rajestera critique ses supérieurs, dénonce les mensonges qui ont cours dans l'armée et indique les noms de ceux qui jurent sa perte à cause de sa franchise.

Le Premier Ministre a appris par un ou plusieurs de ses espions que l'échec de Tsarasaotra-Beritsoka est dû à la fuite de certains officiers qui ont travaillé dans le Boina avant 1895 et qui, les premiers, ont abandonné leurs postes de combat. (Lettre confidentielle N° 1212 de Rainilaiarivony adressée à Rainianjalahy le 4 juillet 1895, in BB 134). Par lettre confidentielle N° 1247 du 15 juillet 1895, le Premier Ministre ordonne à Rainianjalahy, d'arrêter et d'interroger Rajestera.

que les troupes merina, sous le commandement du major Graves (15) ont érigé de nombreuses fortifications dans la région d'Andriba. La bataille de Tsarasatra et les actions de harcèlement qui l'ont suivie ne sont que les débuts d'une plus grande résistance ou d'une plus grande bataille. C'est donc avec beaucoup d'appréhension que les troupes françaises s'approchent lentement d'Andriba au rythme d'un peu plus de deux kilomètres par jour, depuis leur départ de Maevatanàna le 15 juillet 1895.

La bataille d'Andriba a été rapportée par la plupart des auteurs qui ont écrit sur la conquête de Madagascar. Il est donc assez facile de rappeler les caractéristiques géographiques du lieu de combat et le déroulement des opérations du 21 août 1895.

David-Bernard décrit en quelques mots « la position réellement très forte d'Andriba » : « Qu'on imagine un mont dominant la plaine de plus de 900 mètres, défendu au pied par des épaulements de batterie garnis de canons à tir rapide ; à mi-hauteur, une autre batterie appuie de son feu les quelques unités d'infanterie qui se dissimulent dans la brousse environnante ; enfin, au sommet du pic, deux pièces Hotchkiss commandent toute la plaine et les zones défilées d'alentour » (16). Cette forteresse d'Andriba qui est en réalité un ensemble d'ouvrages fortifiés impressionne fortement les hommes du général Duchesne, fatigués et fiévreux. La perspective d'une grande bataille, enfin ! rallume l'enthousiasme de certains — qui étaient loin de représenter la majorité des soldats. D'Andriba, le général en chef a donné une description assez détaillée : « ... la troisième ligne de crêtes (qui sépare les eaux du Kamolandy de celles de Mamokomita, — plaine d'Andriba), est constituée, à la fois, par le mont d'Andriba (1 200 m) et par les monts Hiandrezeza et Ambohijavona, qui se relie au mont Andriba par une série de hauts mamelons argileux, dont la côte moyenne varie entre 600 et 800 mètres.

« C'est sur cette troisième ligne que les Hovas, après leur défaite du Beritsoka, s'étaient retirés et avaient accumulé tous leurs moyens de défense...

« Il résultait des nombreuses reconnaissances effectuées par les troupes du général Voyron et des renseignements fournis par quelques prisonniers que les Hovas occupaient fortement, au nombre d'au moins 5 000 hommes, sous les ordres de Rainianjalahy, la 3e ligne de crêtes dont il a été question plus haut, entre le pic d'Andriba et le mont Hiandrezeza. L'ennemi avait quatre ouvrages armés d'artillerie, dans le col (large de 3 800 mètres) situé à l'Est du pic d'Andriba, deux ou trois ouvrages sur le pic lui-même et trois autres ouvrages sur les pentes du mont Hiandrezeza » (17).

(15) Le major anglais Graves était au service du gouvernement royal et était envoyé dans le Nord-Ouest, avec Hanning, pour construire des forts capables d'arrêter l'avance des Français. Il dirigeait en même temps l'artillerie.

(16) David-Bernard (E.) — *La conquête de Madagascar*, p. 142.

(17) Général Duchesne. — *Rapport sur l'expédition de Madagascar*.

La 2e brigade commandée par le général Voyron doit prendre et occuper cette position d'Andriba bien défendue par les troupes merina qui s'y sont retranchées solidement. Cette tâche apparaît aux troupes françaises d'autant plus ardue et périlleuse qu'elles opèrent dans un terrain inconnu. En outre, les difficultés de la piste qui n'est qu'une succession de montées et de descentes ainsi que les ardeurs du soleil affectent la forme physique des combattants et multiplient le nombre des traînants. Le 21 août 1895 de bon matin, les hommes du général Voyron quittent les petits Ambohima (18) qu'ils ont occupés la veille pour investir Andriba. Dans la matinée, ils occupent les restes des villages d'Ambodiamontana et d'Ambontana, incendiés ou abandonnés par les Merina. Vers 14 heures, les troupes de Rainianjalaha attaquent les tirailleurs envoyés en avant d'Ambontana ainsi que les positions françaises. Le feu est très nourri. Devant la fatigue des hommes, Duchesne ordonne au général Voyron de remettre au lendemain sa marche en avant: Ce dernier ne partage pas l'avis de son chef. Il lui demande les deux batteries de campagne pour donner la réplique aux canons adverses. Les échanges de coups de feu durent plus de trois heures. C'est seulement vers 17 heures 30 que le pic d'Andriba, arrosé de shrapnels et d'obus à la mélinite, tire ses derniers coups, longtemps après les autres ouvrages fortifiés. Ainsi se terminent les opérations du 21 août. La nuit est calme en dépit des coups de fusils échangés par les avant-postes et de l'embrasement des hameaux et villages, tel Malatsy, incendiés par les Merina.

Le 22 août, à 6 heures 30 du matin, Voyron reprend sa progression avec une mission précise : « exécuter un mouvement débordant vers l'Est, en marchant contre les ouvrages du mont Hiandreza, de là sur les ouvrages du col, de manière à préparer une attaque de front de ces deux ouvrages » (19). Aucun coup de feu ! De 8 heures à 10 heures, les hommes du général Voyron occupent les uns après les autres des camps évacués la nuit dernière ou incendiés. A 13 heures 30, le corps expéditionnaire français occupe et contrôle toute la vallée d'Andriba.

3. — LA « BATAILLE » VUE PAR LES FRANÇAIS ET DES CHEFS MERINA.

Voilà donc rappelée brièvement la « bataille » d'Andriba qui n'a duré somme toute que quelques heures dans l'après-midi du 21 août 1895.

Pour les Français, cette « bataille » d'Andriba n'a pas été une opération importante. Ranchot note dans son « Journal de route » ses propres sentiments que partagent la plupart des hommes découragés par cette campagne sans événements et pourtant meurtrière. Le soir du 21 août, il écrit : « ... la canonnade de la soirée a donné quelque espoir. On pense à la grande bataille d'Andriba

(18) Une série de crêtes et de collines s'étendant d'ouest en est, formant donc une barrière devant Andriba, constitue les « petits Ambohima ».

(19) Poirier (J.) — *Conquête de Madagascar*, p. 255.

pour demain et on dort peu car le vent fait toujours rage » (20). Le 22 au soir, il note avec ironie et amertume : « Il fait un vent très froid. La grande bataille d'Andriba est terminée... je termine cette journée qui a donné tant d'espérances et qui ne laisse derrière elle que des déceptions » (21). Le général Duchesne qui a éprouvé une certaine inquiétude avant le combat retient le caractère non meurtrier de la « bataille » et l'importance de sa victoire pour la suite de l'expédition. Le télégramme qu'il envoie à Paris le 22 août mentionne que « l'attaque d'Andriba, commencée hier, 21, par la brigade Voyron, s'est terminée ce matin sans combat. L'ennemi, démoralisé par les effets de l'artillerie, a évacué six postes armés et de nombreux camps. Nous avons enlevé 7 canons. Nous avons perdu 1 tirailleur malgache, tué ; un artilleur a été blessé, deux artilleurs ont été contusionnés.

« Je suis à Andriba, maître de toute la plaine » (22).

Le Dr Hocquard, médecin principal de l'armée, attaché à l'Etat-Major du corps expéditionnaire, exhale la déception d'un homme qui n'a pas eu à se battre mais qui a manqué un beau spectacle. Il a transcrit la rancune qu'il a éprouvée à l'égard des troupes de Rainianjalahy le 22 août : « Nous nous étions endormis avec l'espoir que les Hovas tiendraient le lendemain, malgré leur lâcheté ordinaire, tant les défenses qu'ils avaient accumulées autour d'Andriba paraissaient formidables...

« ... Les tranchées et les camps existent bien, mais leurs défenseurs ont fui avec leurs canons pendant la nuit précédente » (23).

Quant aux hommes de troupes, la plupart ont dû pousser un « ouf » ! de soulagement devant l'issue heureuse de la bataille comme en témoigne cette opinion d'un ancien troupière : « L'affaire d'Andriba est donc terminée à notre avantage et si elle a réclamé un très dur effort physique, elle a été beaucoup moins périlleuse qu'on ne l'avait craint » (24).

Pour les Français donc, il n'y a pas eu de véritable bataille à Andriba. L'opinion des responsables malgaches n'est pas éloignée de celle de leurs adversaires. Rainianjalahy, dans sa lettre du 22 août 1895 adressée au Premier Ministre Rainilaiarivony, fait un compte rendu des opérations de la veille en ces termes : « Hier, mercredi à 13 heures, le combat commença et tous les forts occupés par les soldats y prirent part ; et quand nous eûmes tiré avec nos canons, les troupes françaises eurent beaucoup de tués et elles durent reculer. Une demi-heure plus tard, elles repassèrent à l'attaque avec du renfort, et jus-

(20) D'Anthouard (A.) et Ranchot (A.) — *L'expédition de Madagascar*, p. 173.

(21) *Ibidem*, p. 176.

(22) Général Duchesne. — *Rapport sur l'expédition de Madagascar*. Cité aussi par Poirier (J.) — *Conquête de Madagascar*, p. 257.

(23) Hocquard (Dr E.) — *L'expédition de Madagascar*, p. 92.

(24) David-Bernard (E.) — *La conquête de Madagascar*, p. 144.

qu'à 16 heures 30, le combat fit rage. A cause du grand nombre d'obus qu'elles ont envoyés contre la première forteresse, celle-ci a été endommagée ; les soldats qui s'y trouvaient prirent alors la fuite. A partir de ce moment, nos hommes abandonnèrent progressivement les forts à cause de la vigueur des attaques ennemies. Et à 21 heures, il n'y avait plus aucun soldat dans les forts.

« Et quand nos soldats se sont tous enfuis, nous nous sommes mis d'accord pour quitter les lieux cette nuit même, afin de les arrêter au premier fort à Antafofo » (25).

Pour le Général en chef commandant les troupes merina, la bataille d'Andriba s'est terminée par la fuite de ses hommes, fuite qu'il cherche à peine à justifier. En effet, c'est la peur qui a poussé les soldats gardant la forteresse endommagée à quitter leur poste ; c'est cette même peur qui a entraîné les autres soldats non encore en danger à imiter leurs camarades, et donc, à prendre la fuite. Rainianjalahy a perdu le contrôle de son armée. En réponse à son compte rendu, Rainilaiarivony écrit une lettre (26) où il nomme les officiers qui ont pris la fuite avant leurs hommes alors que l'ennemi se trouvait encore à plus de quatre kilomètres. D'autres officiers, toujours selon lui, se sont enfuis alors qu'aucun ennemi ne s'était manifesté. Le colonel Graves, qui a participé à la construction des ouvrages fortifiés d'Andriba et qui a assisté aux opérations du 21 août, conclut lui aussi à une fuite des soldats merina — les officiers donnant l'exemple —, une fuite que la situation militaire ne justifiait guère (27). Pour enrayer ce mouvement, il proposa à Rainianjalahy de prononcer des sanctions exemplaires à l'encontre des fuyards.

II

LES RAISONS DE LA FUITE D'ANDRIBA

La bataille d'Andriba ne s'est pas terminée par une retraite organisée mais au contraire par une fuite, une débandade. Andriba a montré au grand jour la désagrégation de l'armée de Ranavalona III. Ce qu'on a pu prendre jusque-là pour une dérobade, un recul tactique ou une ruse de guerre visant à mettre l'ennemi en confiance pour l'attaquer au bon moment, s'est révélé une fuite désordonnée, un « sauve-qui-peut » quasi-général. Cette « fuite d'Andriba », présentée par les Malgaches comme une grande bataille où les soldats de Rainianjalahy opposèrent une résistance héroïque mais vaine aux hommes du général Duchesne, a été expliquée ou justifiée de plusieurs manières. Certains ont invoqué le fait que les troupes royales peu nombreuses, mal ravitaillées et

(25) NN 143 : lettre du 22 août 1895, expédiée d'Antafofo et signée par les officiers de 13e honneur et au-dessus. Voir annexes, texte N° 1.

(26) BB 134, p. 579 : lettre N° 1509, du 24 août 1895, adressée par le Premier Ministre à Rainianjalahy et aux autres officiers.

(27) NN 143 : lettre confidentielle de Rainianjalahy adressée à Rainilaiarivony le 25 août 1895, où le général en chef rapporte son entretien avec le colonel Graves.

mal armées, n'avaient pas la maîtrise du terrain ; d'autres ont prétendu que les Merina devaient, tout en faisant face à l'ennemi, s'efforcer de contrôler les « populations » qui leur étaient soumises mais les trahissaient en aidant les Français ; d'autres enfin, et le Premier Ministre Rainilaiarivony en tête, ont cherché les raisons de la fuite au sein même de l'armée.

1. - MAITRISE DU TERRAIN ET QUALITE DE L'ARMEMENT.

Les divers témoignages français sont unanimes à reconnaître qu'à partir de Maevatanàna, les troupes merina ont l'avantage sur le corps expéditionnaire grâce à leur connaissance de la région et aux ouvrages qu'elles ont construits, grâce aussi à leur ravitaillement abondant et au nombre important des combattants dotés d'armes modernes et des auxiliaires, dont ceux chargés du transport. Ces allégations ne sont pas dénuées de fondement puisqu'à partir de Maevatanàna, les Français opèrent en pays inconnu (28) alors que les Malgaches choisissent leurs positions ou les lieux de combat. En effet, dès le 30 juin 1895, c'est-à-dire le jour même de leur défaite à Beritsoka, Rainianjalahy et ses hommes ont décidé de reculer jusqu'à Andriba (29). Dans une lettre écrite le 4 juillet, le Premier Ministre Rainilaiarivony, peut-être abusé par des rapports volontairement embellis, félicite le général en chef et ses lieutenants pour leur attaque de Tsarasaotra qui, à ses yeux, représente le baptême du feu pour certains soldats, une incitation pour tout le monde à mieux combattre dans l'avenir un ennemi dont on connaît la force, et enfin, une expérience enrichissante permettant aux officiers de revoir leur tactique et d'arrêter leur stratégie. Par la même occasion, il leur donne plusieurs conseils : d'abord, choisir une position qu'ils doivent fortifier afin d'y attirer l'ennemi ; puis, construire de gros ouvrages flanqués chacun de deux forts pour disperser les forces ennemies ; et enfin, envoyer de petits groupes de soldats dont la mission consiste à harceler les troupes françaises afin de les pousser à monter à l'assaut des fortifications (30). Cette lettre du 4 juillet ne fait que reprendre d'autres instructions antérieures démontrant aux officiers de l'armée royale les avantages d'une guerre défensive (31).

Entre la défaite de Beritsoka et la « bataille » d'Andriba, Rainianjalahy avait disposé de plus d'un mois et demi pour choisir une position appelée à devenir une forteresse imprenable. Durant cette période, les troupes merina

(28) Si le corps expéditionnaire disposait pour l'itinéraire Majunga-Maevatanàna des relevés assez précis effectués en 1893 par le lieutenant-colonel Beylié et en 1894 par le lieutenant Aubé, il n'avait, pour la région comprise entre Maevatanàna et Tananarive, que des schémas d'itinéraire.

(29) Mondain (G.) — *Documents historiques malgaches*, in M.A.M. 1928, p. 80.

(30) BB 134, pp. 126 à 128 : lettre N° 1214 de Rainilaiarivony à Rainianjalahy.

(31) entre autres, lettre N° 1150 de Rainilaiarivony à Rainianjalahy, en date du 27 juin 1895, in BB 134, pp. 22 à 25.

creusaient des tranchées, élevaient des murettes et construisaient des camps si bien qu'au mois d'août 1895 toute la région d'Andriba était hérissée de nombreuses fortifications. Dans une longue lettre de six pages en date du 15 août (32), Rainianjalahy informe le Premier Ministre Rainilaiarivony de la situation du corps expéditionnaire français à Maevatanàna et de ses propres troupes, réparties entre les treize camps fortifiés et alors prêtes à repousser l'ennemi. Il y indique les noms des officiers et le nombre des soldats et des canons affectés aux différents ouvrages. Aussi dénombre-t-on dans les camps fortifiés dénommés :

- « Manda Tsiafajavona » (à l'Extrême Est) :
 - 4 officiers
 - des artilleurs
 - 240 soldats
 - 1 canon Hotchkiss
 - et 1 canon Gardiner.
- « Manda Tsiafadahy » (à l'ouest de Tsiafajavona) :
 - 4 officiers
 - des artilleurs
 - 150 soldats
 - 1 canon Hotchkiss
 - et 1 canon Gardiner.
- « Manda Kelimatotra » (à l'ouest de Tsiafadahy) :
 - 3 officiers
 - des artilleurs
 - 100 soldats
 - 1 canon Hotchkiss.
- « Mandabe » (à l'Extrême Nord sur la piste menant à Malatsy) :
 - 3 officiers
 - des artilleurs
 - 342 soldats
 - 1 canon Hotchkiss
 - et 1 canon Gardiner.
- « Manda Atsimo » (au sud du Mandabe) :
 - 2 officiers
 - 169 soldats.
- « Manda Afovoany » (au nord du Manda Atsimo) :
 - 2 officiers
 - des artilleurs
 - 100 soldats.

(32) NN 143 : lettre adressée à Rainilaiarivony, écrite à Atsinanan'Andriba (à l'Est d'Andriba) le 15 août 1895, par Rainianjalahy et ses lieutenants. La réponse de Rainilaiarivony à cette lettre se trouve dans BB 134, p. 530 verso : lettre N° 1477 rédigée à Tananarive le 19 août 1895.

- « Manda Kelimiadihozokiny » (à l'est d'Andriba) :
 - 2 officiers
 - des artilleurs
 - 300 soldats
 - 2 canons Hotchkiss
 - et 1 canon Gardiner.
- « Manda Avaratra » (en contrebas au nord de Kelimiadihozokiny) :
 - 2 officiers
 - 70 soldats
 - 2 canons Gardiner.
- « Manda Atsinanana » (en contrebas à l'est de Kelimiadihozokiny) :
 - 1 officier
 - 70 soldats
 - 1 canon Gardiner.
- « Manda Antampon'Andriba » (fort sur le pic d'Andriba) :
 - 1 officier
 - des artilleurs
 - 150 soldats
 - 2 canons Hotchkiss revolver
 - 2 canons Hotchkiss
 - et 1 canon Gardiner.
- « Manda Mahatsinjo » (à Antsahatanteraka, à l'ouest d'Andriba) :
 - 3 officiers
 - des artilleurs
 - 1 065 soldats
 - 1 canon Hotchkiss
 - et 1 canon Gardiner.
- « Manda Ambohimenakely » (au nord-ouest de Malatsy) :
 - 1 officier
 - 120 soldats.
- « Manda Mandavato » (au nord-ouest du Mandabe) :
 - 1 officier
 - 150 soldats.

(Le nombre des soldats et officiers tenus en réserve n'est pas compris dans la liste ci-dessus).

Une description de ces camps a été donnée par Ranchot. « Les camps hovas — écrit-il — sont uniformément composés de gourbis faits avec quelques morceaux de bois et les grandes herbes qui poussent sur les croupes. Un certain ordre paraît avoir été observé dans leur installation. Il y a une rue principale qui le traverse et une autre qui coupe la première à angle droit... Aux extrémités de chaque rue, des montants en bois simulent des portes. Devant les

gourbis, un fourneau en forme d'as de trèfle creusé dans la terre, et à côté des petits tas de bois de feu » (33).

Les troupes merina placées sous le commandement de Rainianjalahy ne semblent pas avoir manqué de cartouches pour les fusils Sniders ou Gardiner, ni de munitions pour les canons (34).

Devant le chiffre considérable d'ouvrages défensifs tenus par de nombreux soldats dotés d'armes modernes, il est difficile d'imputer à une quelconque ignorance du terrain et à une prétendue insuffisance de l'armement la fuite d'Andriba. Les raisons de cette fuite doivent être cherchées ailleurs. Rajestera replié à Malatsy avec ses compagnons après la défaite de Maevatanàna note dans son carnet, le 12 juin 1895, comment l'armée du Nord-Ouest a perdu canons et munitions : « C'est là qu'on expédia un rapport au Premier Ministre sur la prise de Maevatanàna par les Français, qu'on expliquait toujours par la supériorité considérable en nombre des soldats ennemis. On disait dans ce rapport qu'on avait eu soin, comme dans les autres circonstances semblables, d'enterrer les munitions ainsi mises à l'abri. On envoyait alors quelques hommes soi-disant pour reprendre les caisses enterrées. Ces hommes faisaient quelques kilomètres de route, tiraient au hasard quelques coups de fusils et revenaient en disant que les Français avaient déjà dépassé le point où les dites munitions avaient été enfouies, et qu'il était par conséquent impossible de les récupérer » (35). Ceci montre que le rapport envoyé au Premier ministre était un tissu de mensonges : La débandade causée par la peur ou la panique était présentée comme un repli effectué en bon ordre. A propos de cette défaite de Maevatanàna, Ramasombazaha pressé par le Premier Ministre avoue que les artilleurs et soldats, impressionnés par la multitude des projectiles et bombes lancés par l'ennemi, ont pris la fuite, abandonnant canons et munitions (36).

Les troupes merina disposaient donc d'un matériel perfectionné (37) et abondant mais elles ne surent ni s'en servir ni le garder. Ainsi ce matériel qui n'était ni caché ni préalablement détruit pouvait servir aux Français. Les soldats de la reine n'avaient donc pas tiré le maximum de l'armement dont ils disposaient. Il en était de même des camps qu'ils avaient construits.

Andriba offre un système défensif impossible ou tout au moins très difficile à réduire. La configuration géographique de la région et les ouvrages

(33) D'Anthouard (A.) et Ranchot (A.) — *L'expédition de Madagascar*, p. 175.

(34) BB 134, pp. 145 à 150 : lettre N° 1226 en date du 9 juillet 1895 où le Premier Ministre demande à Rainianjalahy s'il a reçu les armes et munitions qu'il lui a envoyées les 14, 19, 26 et 28 juin, ainsi que les 2 et 4 juillet.

(35) Mondain (G.) — *Documents historiques malgaches*, in M.A.M. 1928, p. 75.

(36) NN 142, p. 144 : lettre rédigée à Malatsy le 10 juin 1895 par Ramasombazaha et adressée à Rainilaiarivony.

(37) Général Reibell. — *Le calvaire de Madagascar*, p. 136.

armés d'artillerie élevés là par les Merina facilitent la tâche des assiégés et laissent peu de chance aux assaillants qui sont exposés aux « feux croisés des batteries établies sur les deux lignes de hauteurs, crénelées et bien fortifiées » (38). Or, cette position d'Andriba n'a pas été défendue comme elle aurait dû l'être. Certains Français étaient scandalisés par la vue de ce complexe défensif que les troupes de Rainianjalahy avaient évacué la nuit du 21 août 1895 sans avoir combattu, selon eux. Dans son « Carnet de campagne », le Lieutenant-Colonel Lentonnet note pour la journée du 22 août : « Le matin, les Hovas ont évacué leur camp. Les fortins et retranchements sont maintenant occupés par nos troupes. Quel singulier peuple que ce peuple hova ! Il travaille, il remue de la terre pendant un mois, puis, le jour de la bataille venu, il lâche pied sans combattre » (39). Ranchot qui croit connaître les Merina essaie d'expliquer pourquoi ces derniers ont évacué leurs forts : « Ils ont fait des camps, des ouvrages, parce qu'on leur a dit que la défense bien comprise d'un pays comportait de pareils travaux, mais après les avoir faits ils n'ont pas pensé sérieusement un instant à les utiliser » (40). Cette explication de l'ex-Résident, même si elle contient une part de vérité, n'est pas entièrement satisfaisante parce qu'entachée d'un certain parti pris à l'égard des Anglais qu'il accuse d'aider activement la résistance merina. Ce qui est à peu près sûr, c'est que les soldats n'ont pas voulu exploiter à fond leurs moyens de défense, et cela peut constituer un élément d'explication à la « fuite d'Andriba ».

2. — RAVITAILLEMENT ET ATTITUDE DES « POPULATIONS » SOUMISES

Si l'argument qui soutient, pour justifier ou du moins excuser la défaite d'Andriba, que les troupes de Rainianjalahy connaissent mal la région ne résiste pas à l'examen des faits, qu'en est-il de l'autre argument qui incrimine les populations sakalava accusées d'avoir abandonné les Merina et aidé les Français ?

Avec l'envoi de Rainianjalahy et surtout après la chute de Maevatanàna, l'armée royale est assez bien ravitaillée, non seulement en armes et munitions - comme nous l'avons déjà vu - mais aussi en vivres. Sa situation, en tout cas, n'apparaît pas catastrophique quand on la compare à celle du corps expéditionnaire français. En effet, le ravitaillement des troupes de Duchesne n'est ni régulier ni suffisant à cause des difficultés de communications entre Majunga et les diverses étapes, à cause aussi des avaries subies par les caisses contenant les vivres (41). Les hommes de Rainianjalahy, par contre, reçoivent des sacs de

(38) Poirier (J.) — *Conquête de Madagascar*, p. 254.

(39) Carnet de campagne du lieutenant-colonel Lentonnet, p. 116.

(40) D'Anthouard (A.) et Ranchot (A.) — *L'expédition de Madagascar*, p. 175.

(41) Carnet de campagne du lieutenant-colonel Lentonnet, p. 118. Le 26 août, il note : « Les caisses de biscuit ou de pain de guerre arrivent moisies. Les rations sont donc très diminuées ».

riz (42) ou des bœufs (43) envoyés de la capitale. Seulement, l'inexistence d'un service d'intendance et l'incurie des chefs expliquent le fait que les soldats de la reine manquent parfois de vivres. Rajestera, toujours critique, raconte dans son « Journal » comment les chefs distribuent ce qu'ils reçoivent de Tananarive : « ... on ne partage pas réellement les vivres. On donne à chacun une petite portion de farine de maïs, de quoi juste remplir les deux mains, une languette de bœuf séché et deux portions de riz. Le reste fut soi-disant mis en réserve, mais au lieu de le mettre à l'arrière ou à Andriba même, on alla le ranger dans des baraques à Malatsy en avant de l'armée » (44). Si les soldats sont mal ravitaillés, ce n'est pas tellement à cause d'envois insuffisants en provenance de Tananarive, mais surtout à cause d'une mauvaise distribution entre les hommes et d'une imprévoyance notoire des chefs. En effet, les « Foloalindahy » (45) étant obligés de subvenir à leurs propres besoins la plupart du temps, et chaque officier ou soldat étant accompagné d'un ou de plusieurs serviteurs suivant sa naissance et sa richesse, les « grands » détournent à leur bénéfice une part assez importante des vivres. Cette part, ils la gardent pour leur subsistance et celle de leurs serviteurs, ou bien, ils la revendent aux soldats. Par cette pratique, le ravitaillement de l'homme de troupe est souvent réduit à la portion congrue. Il est aussi rendu difficile par les pertes subies lors des retraites successives de l'armée. Le 30 juin 1895, quand les Français délogent du mont Beritsoka les hommes de Rainianjalahy, ils y trouvent 450 tentes, des canons Hotchkiss, des munitions, des fusils et surtout une grande quantité de vivres (46). Le 21 août, dans la nuit, nouvelle débandade merina et nouvel abandon de vivres. Parlant de cette fuite de l'armée royale, un combattant français écrit : « Dans sa retraite, il (l'adversaire) avait incendié tous les hameaux de la plaine, mais laissé fort heureusement dans les silos, de grands approvisionnements de riz qui constituèrent une forte part du convoi de vivres et de fourrages de la colonne légère » (47).

Ainsi, on ne doit pas invoquer les difficultés du ravitaillement des hommes de Rainianjalahy pour expliquer la « fuite d'Andriba ». La pénurie qui, à certains moments, est ressentie par le gros de l'armée s'explique par la cupidité ou l'inconscience de certains chefs. Le ravitaillement ne soulevait donc pas de problème, d'autant plus que l'armée de Ranavalona pouvait trouver sur place les vivres qui lui étaient nécessaires. Effectivement, même s'ils le

(42) BB 134, p. 158 : lettre N° 1230 du 10 juillet 1895, de Rainilaiarivony à Rainianjalahy : envoi de sacs de riz.

(43) BB 134, pp. 142-143 : lettre N° 1224 du 6 juillet 1895, de Rainilaiarivony à Rainianjalahy : envoi de treize bœufs.

(44) Mondain (G.) — *Documents historiques malgaches*, in M.A.M. 1928, p. 83.

(45) « Foloalindahy » ou « dix mille hommes » : terme désignant l'armée royale.

(46) Poirier (J.) — *Conquête de Madagascar*, p. 239.

(47) Poirier (J.) — *Conquête de Madagascar*, p. 256.

voulaient, les paysans du Boina et du Vonizongo n'avaient pas les moyens de refuser aux officiers les bœufs, la volaille et les produits agricoles destinés aux troupes chargées de la défense de la patrie. D'autre part, on ne peut pas dire que les Sakalava ravitaillaient systématiquement les Français. Au contraire, selon les dires de Ranchot, ils s'abstenaient souvent de leur vendre les bœufs que ces derniers cherchaient à acheter (48). C'est donc le ravitaillement du corps expéditionnaire et non pas celui de l'armée merina qui posait un problème.

Recevant très mal, en effet, le ravitaillement expédié de Majunga, voyant leur ration quotidienne réduite, leur nombre diminué à cause de la fièvre, les Français, de surcroît, ne pouvaient nullement compter sur les populations locales pour les aider à combattre les Merina. Quand ils cherchaient des travailleurs pour tracer la piste ou pour transporter les vivres et les munitions, ils ne trouvaient personne malgré la promesse de hauts salaires (49). Qui pouvaient-ils recruter puisque les troupes royales forçaient les habitants du Boina — du moins ceux qui résidaient non loin des théâtres d'opération — à les suivre dans leurs retraites ? (50) Les autres Sakalava, surtout les chefs traditionnels, observaient une attitude de neutralité plus ou moins stricte. Dans une lettre adressée au Premier Ministre Rainilaiarivony, le commandant en chef des troupes du Nord-Ouest reconnut que les Sakalava n'aidaient point les Français (51). Une autre lettre, mais cette fois-ci adressée au général Duchesne par trois chefs du Mahajamba, et rapportée par Ranchot dans son « Journal de route » explique en ces termes leur attitude : « Jusqu'ici nous avons été les esclaves des Hovas parce qu'ils nous ont vaincus. Si dans la guerre que vous entreprenez contre eux vous êtes vainqueurs, nous serons avec vous, sinon nous resterons avec les Hovas » (52). Cette attitude, peu digne en apparence, pourrait s'expliquer par le climat de méfiance et d'incompréhension dans lequel vécurent souvent au XIX^e s. Merina et Sakalava. Dans leur grande majorité, ces derniers considèrent les premiers non pas encore comme des compatriotes mais comme des exploités, des maîtres venus de loin. D'ailleurs, les Merina qu'ils connaissent alors sont pour la plupart des administrateurs, des soldats et des marchands. Ces Sakalava ne sont pas véritablement associés à la défense du pays, même s'ils sont pris comme auxiliaires de l'armée en tant que porteurs ou espions. La guerre ne leur apparaît donc pas comme leur affaire. De plus, à leurs yeux, les mesures prises par les Merina pour mener à bien cette guerre lèsent leurs intérêts. Peuvent-ils comprendre et surtout admettre que les troupes royales fuient devant les Français, mais les obligent, eux, Sakalava, à quitter le pays de leurs ancêtres, à accepter qu'on brûle leurs villages et leurs champs ? Malgré tout,

(48) D'Anthouard (A.) et Ranchot (A.) — *L'expédition de Madagascar*, p. 108.

(49) *Ibidem*, p. 108.

(50) Général Reibell. — *Le calvaire de Madagascar*, p. 66.

(51) NN 143 : lettre de Rainianjalahy, rédigée le 15 août 1895 et adressée à Rainilaiarivony.

(52) D'Anthouard (A.) et Ranchot (A.), *op. cit.*, p. 88.

les Sakalava ne se sont pas soulevés contre les Merina ; ils n'ont pas pris les armes contre eux.

De cela on peut retenir que l'attitude des populations du Boina, accusées à tort d'avoir collaboré avec les Français, n'explique pas la « fuite d'Andriba ».

3. — FAIBLESSES DE L'ARMÉE ET DES DIRIGEANTS MERINA.

L'« affaire d'Andriba » a révélé l'inorganisation et la faiblesse de l'armée merina en 1895, incapable d'assumer son rôle : défendre le royaume contre l'envahisseur étranger. Les causes de cette incapacité peuvent donc expliquer l'abandon du 21 août 1895.

Les troupes dirigées par Rainianjalahy, relativement bien armées et ravitaillées, n'étaient ni homogènes, ni aguerries ni bien commandées. Les envoyés de la Cour, chargés de procéder aux enrôlements, recouraient souvent à la force pour désigner des pauvres à la place de riches capables de payer leur liberté (53). Parfois, ils prenaient au lieu de leurs maîtres des esclaves (54) rapidement affranchis pour le besoin de la cause. Ainsi se retrouvaient au front, composant une armée hétérogène, des hommes dont la plupart étaient conscients de combattre pour perpétuer une situation qui ne leur était guère favorable. Alors, certains ne se battaient que par peur d'être brûlés vifs s'ils fuyaient l'ennemi ; d'autres ne déployaient aucun effort pour éviter d'être faits prisonniers ; d'autres enfin désertaient et grossissaient les bandes de *fahavalo* (55). Le caractère hétérogène de cette armée est encore accentué par une opposition plus ou moins vive entre les groupes qui la composaient. Les troupes de Rainianjalahy représentaient en fait une juxtaposition de trois ensembles : les débris de l'armée d'occupation du Boina, les hommes envoyés en renfort de Tananarive et les soldats recrutés dans le Vonizongo. Lors de l'attaque de Tsarasaotra et de la bataille du Beritsoka, chacun de ces groupes avait son objectif à atteindre ou son secteur à défendre, et se souciait très peu de ce que faisait le voisin ou de ce qui lui arrivait. Rainilaiarivony réagit contre cette situation et, le 4 juillet 1895, il ordonna à Rainianjalahy et aux autres officiers de procéder à un amalgame et de faire en sorte que dans toute section ou dans tout groupe de combattants on retrouvât des représentants des trois entités composant l'armée (56).

(53) Mondain (G.) — *Documents historiques malgaches* ; in M.A.M. 1928, p. 48.

(54) Rabenoro (C.) — *Rainijaonary, grand chef militaire malgache* ; in Bulletin de l'Académie Malgache, 1974, p. 44.

(55) Dans le Boina de la fin du XIXe siècle, les *fahavalo* étaient des bandes armées composées de Sakalava et parfois de déserteurs merina qui volaient des bœufs, razziaient des villages et réduisaient leurs habitants en esclavage.

Pour plus de détails, voir Jacob (G.) — *Fahavalisme et troubles sociaux dans le Boina à la fin du XIXe s.*, in : *Annales de l'Université de Madagascar — Série Lettres et Sciences Humaines*, N° 6, pp. 21 à 33.

(56) BB 134, pp. 129 à 130 : lettre N° 1215 datée du 4 juillet 1895, adressée à Rainianjalahy et signée par Rainilaiarivony.

Les forces merina n'étaient pas bien aguerries. La plupart des hommes ayant à peine reçu les rudiments d'une instruction militaire ne possédaient aucune pratique. Cette carence n'était pas compensée par l'expérience. En effet, les défaites successives et les ravages causés par l'artillerie ennemie avaient démoralisé les soldats et empêché leur formation sur le tas.

Cette armée peu homogène, mal aguerrie, était mal dirigée par des chefs sans grande envergure et qui, de surcroît, se jalouaient les uns les autres. Ces chefs n'étaient pas toujours choisis pour leur valeur militaire ou leur talent d'organisateur. Mis à part ceux qui avaient suivi le cours de l'« Ecole des Cadets » dirigée par le major Graves, beaucoup d'officiers devaient leur grade à leur naissance, leur richesse et leurs relations avec les hommes importants de la Cour. Ainsi, certains chefs n'avaient de militaire que le titre qu'ils portaient. Et ils étaient nombreux ces officiers de parade !

Ramasombazaha, premier commandant en chef des forces merina et surnommé « Ramasse-ton-bazar » par les troupiers français (57), est célèbre par ses fuites et ses démêlés avec son adjoint Andriantavy. Les deux hommes se rejettent mutuellement la responsabilité des échecs subis (58). Or, ni Ramasombazaha, ni Andriantavy n'ont montré beaucoup d'ardeur au combat. Le premier a dévoilé plus d'une fois la raison de son attitude. A ceux qui l'accusent d'être un déserteur, il réplique : « J'aime mieux avoir à me défendre contre toute une troupe d'accusateurs là-haut (à Tananarive) que de crever ici tout seul dans ce désert » (59). Ramasombazaha fuit donc devant l'ennemi, d'abord parce qu'il a peur d'être tué loin de sa terre natale, et ensuite, parce que peut-être, il espère, une fois à Tananarive, échapper à la peine capitale.

L'envoi de Rainianjalahy dans le Boina s'explique par des considérations tant militaires que politiques. Parlant de sa nomination en remplacement de Ramasombazaha, le Dr Hocquard suggère : « Le gouvernement hova faisait ainsi d'une pierre deux coups : ce Rainianjalahy est un très riche banquier de Tananarive, d'un caractère très énergique ; il était homme à réussir un coup de main contre nos troupes, et, s'il échouait, on pouvait, sous prétexte de haute trahison, mettre la main sur ses richesses, que l'on convoitait depuis longtemps dans l'entourage de la reine » (60). Mais le nouveau commandant en chef n'a pas réussi à donner aux hommes placés sous ses ordres l'envie de se battre, et la suite des événements n'a pas permis non plus à ceux qui enviaient sa richesse de faire main basse sur sa fortune.

Pour des raisons de politique intérieure, des chefs susceptibles de pouvoir redresser la situation, dont Ramahatra, n'ont pas été envoyés dans l'Ouest. Le

(57) Général Reibell. — *Le calvaire de Madagascar*, p. 66.

(58) NN 142, p. 83 : lettre écrite par Ratovelo, prince sakalava, le 27 mai 1895 à Maevatanàna, et adressée à Rainilaiarivony.

(59) Mondain (G.) — *Documents historiques malgaches* ; in M.A.M. 1928, p. 67.

(60) Hocquard (Dr E.) — *L'expédition de Madagascar*, p. 75.

prince Ramahatra, alors ministre de la guerre, « sollicite chaque jour l'honneur d'aller commander les troupes qui défendent son pays. La Reine et le Premier Ministre refusent toujours : ils ont trop peur d'un nouveau succès du trop brillant général et ni l'un ni l'autre ne sacrifieront leur haine personnelle aux intérêts de la patrie » (61).

Le gouvernement royal, divisé en de nombreux clans opposés, n'était pas capable d'insuffler à l'armée l'énergie nécessaire pour s'opposer aux Français. La mésentente entre le Premier Ministre et sa reine-épouse, connue du public, ne favorisait guère la cohésion des troupes. Les ordres de Rainilaiarivony n'étaient pas toujours suivis ; il y avait même des gens qui s'opposaient à lui, ouvertement ou non. Le Myre de Vilers, fin connaisseur des milieux politiques de Tananarive, a décrit cette situation : « Rainilaiarivony, usé avant l'âge et épuisé par les soucis du pouvoir absolu qu'il exerçait depuis trente années, avait perdu une partie de son autorité morale. Sa Majesté, fatiguée de son vieux mari dont la surveillance incessante la gênait dans ses plaisirs, grisée par les honneurs presque divins qui lui étaient rendus, mal conseillée par sa famille et son entourage, ambitieuse d'exercer personnellement le pouvoir, faisait une opposition systématique au premier ministre » (62). Rainilaiarivony était donc un homme isolé, d'autant plus isolé que certains de ses confidents qui avaient sa confiance le trahissaient. C'est le cas par exemple de Rasanjy, son secrétaire particulier qui, depuis quelques années, était payé par la Résidence Générale (63).

Dans ces conditions, le gouvernement royal ne pouvait pas être en 1895 un gouvernement de guerre. Ses dissensions internes ne lui permettaient pas, même à distance, de diriger les opérations. De Tananarive, Rainilaiarivony ne donne plus des ordres à exécuter sans discussion, mais laisse à ses officiers du front toute latitude pour choisir entre ses différentes suggestions. Seulement ces derniers, eux-mêmes divisés, ne prennent aucune initiative sans la permission de la capitale (64). Cela explique l'incohérence des ordres donnés ou plus exac-

(61) Chauvin (J.) — *Le prince Ramahatra* (1858-1939), in : *Revue d'Histoire des colonies*, N° 118, 1939, p. 44.

(62) Poirier (J.) — *Conquête de Madagascar*. Préface de Le Myre de Vilers, p. 15.

(63) Communication personnelle de Guy Jacob qui a pu consulter les archives du Quai d'Orsay, à Paris.

(64) Voir par exemple, NN 143 : lettre en date du 15 août 1895, signée par Rainianjalahy et adressée à Rainilaiarivony. Le général en chef y suggère plusieurs attaques contre Maevatanàna : attaque en provenance du Nord effectuée par Rasalelambo ; attaque venant de l'Ouest dirigée par Ralambotsirofo, et attaque à partir du Sud, menée par Rainianjalahy lui-même. Et il termine sa lettre en ces termes : « Ce ne sont là que des suggestions pour le bien du royaume, car l'ordre vient de la Reine et de vous-même ».

Le 21 août, Rainilaiarivony qui a, entre-temps, reçu une lettre de Ralambotsirofo transmet à Rainianjalahy la décision prise par le gouvernement : ne pas attaquer Maevatanàna mais couper les communications françaises. Et sa lettre se termine ainsi : « Même si je dis cela, faites ce qui vous semble bon puisque vous êtes sur place » (BB 134, pp. 556 à 558, lettre N° 1494).

tement suggérés, et les déroutes de l'armée qui, sauf à Tsarasaotra, n'a pratiquement pas eu l'initiative des combats.

Ces fuites, le Premier Ministre pense qu'elles sont télécommandées par l'ennemi. Selon lui, il y a peut-être des officiers qui ont reçu des Français de l'argent à distribuer aux soldats afin d'inciter ces derniers à ne pas résister aux attaques adverses. C'est pour cette raison qu'il ordonne à Rainianjalahy de faire des enquêtes pour démasquer ces traîtres et de les arrêter une fois qu'ils sont confondus (65). Dans une lettre du 31 août 1895, le général en chef essaie de donner les raisons de la catastrophe d'Andriba. D'abord, les soldats ont peur de mourir loin de leur « patrie » (leur sol natal) et certains d'entre eux font courir le bruit que s'ils rentrent à Tananarive, la reine leur donnera un mois pour revenir rejoindre le front. Or, tant de choses peuvent se passer durant un mois. Ensuite, il n'y a aucune cohésion dans l'armée, car les hommes qui ont fait leur service dans le Boïna se donnent le mot que, s'étant déjà assez battus, ils doivent maintenant laisser les soldats envoyés de Tananarive combattre les Français. Enfin, ces hommes espèrent que les autorités de la capitale seront clémentes à leur égard (66).

Les dissensions ou la discorde dans les rangs des Merina (aussi bien dans l'armée que dans les milieux politiques) expliquent la « fuite d'Andriba ». Une armée divisée, découragée (67) et qui a très peu de sens patriotique, n'a pas su ou bien n'a pas voulu résister à l'assaut du corps expéditionnaire. Et la forteresse d'Andriba a été abandonnée aux Français !

*
* *
*

NAISSANCE D'UN MYTHE : ESSAI D'EXPLICATION

Le mythe, c'est la présentation de cette fuite lamentable d'une armée divisée, désemparée, sans aucun sens patriotique, comme la résistance héroïque et farouche d'une troupe qui n'a fléchi que devant un ennemi supérieur en

-
- (65) BB 134 : lettre « Secret-confidentiel » N° 1519, rédigée à Tananarive le 26 août 1895 par Rainilaiarivony et adressée à Rainianjalahy. Voir annexes, texte N° 2.
- (66) NN 143 : lettre « Secret-confidentiel » du 31 août 1895, adressée par Rainianjalahy à Rainilaiarivony. Voir annexes, texte N° 3.
- (67) Voir jugement de Rajestera, un officier du front : « Le découragement était partout, aussi bien chez les soldats que chez les chefs, d'autant que l'on apprenait que les parents ou amis du Premier Ministre, en particulier son petit-fils Ratsimanisa, bien que tranquillement restés en Imerina, se partageaient les honneurs qui auraient dû échoir en bonne justice à ceux qui avaient à subir les fatigues et les dangers de la guerre. L'annonce de l'élévation du jeune Ratsimanisa, « ce gosse qui dort déjà à peine réveillé et juste bon à faire griller des patates » disaient en se moquant les officiers, au grade de 15 honneurs, l'un des plus élevés de la hiérarchie, mit le comble à cet état d'esprit et acheva d'énerver la résistance ». Cf. Mondain (G.) — *Documents historiques malgaches*, p. 83.

nombre et en armements (68). Pourquoi donc dit-on couramment en Imerina « *Tsy mafy noho ny tany Andriba* » (ce n'est pas plus ardu que ce qui s'est passé à Andriba) ?

Seuls ceux qui avaient participé à la « bataille d'Andriba » pouvaient avancer cette présentation des faits sans risque grave d'être contredits. Or, ceux-là avaient des raisons majeures pour déformer la réalité. En effet, ces officiers et soldats qui avaient abandonné leurs forts pouvaient être assimilés à des fuyards, et comme tels ils s'exposaient à être brûlés vifs conformément à la loi militaire en vigueur. Afin d'éviter la peine capitale et pour couper court aux rumeurs venues du front qui les accusaient d'avoir fui devant l'ennemi, ils répandirent l'idée d'une grande bataille qui aurait eu pour théâtre Andriba. Après la débandade des troupes de Rainianjalahy le 21 août 1895, Rainilaiarivony envoya coup sur coup au devant des Français Rainijaonary et ses hommes, puis une armée dirigée par Razanakombana et Rasanjy. Razanakombana fut même désigné pour remplacer Rainianjalahy à la tête des troupes royales du Nord-Ouest. Dès lors, les combattants d'Andriba se sentaient en sursis, et voilà pourquoi ils redoublaient d'effort pour faire valoir leur version des faits. Ils minimisaient les actions des nouveaux chefs que souvent ils se refusaient à aider parce qu'ils souhaitaient leur échec, voulant démontrer par là que s'ils n'avaient pas réussi à arrêter les Français, personne d'autre ne pourrait le faire. D'ailleurs, pour certains, une victoire française ne voulait pas dire une défaite merina mais seulement une éviction du gouvernement de Rainilaiarivony et de ceux qui le soutenaient (69). Ainsi, c'est l'âme en paix qu'ils s'abstenaient de collaborer avec les troupes nouvellement envoyées de Tananarive. Les combattants d'Andriba minimisaient aussi la bataille de la capitale afin de pousser l'opinion publique à accepter leur thèse.

Le mensonge inventé, cultivé et défendu par les hommes de Rainianjalahy pouvait être facilement accepté comme une vérité par une bonne partie de la population tananarivienne ou du peuple merina. En effet, les rapports envoyés au Premier Ministre par Rainianjalahy et ses lieutenants sur le nombre impor-

(68) Cet esprit se retrouve dans Raymond W. Rabemananjara qui écrit : « Néanmoins, l'armée malgache, mal équipée en matériel et en munitions, livre de furieuses batailles et de sanglantes guerillas : Marovoay (2 mai 1895), Maevatanàna (9 juin 1895), Tsarasaotra (29 juin 1895), Andriba (22 août 1895), Ankazobe (22 septembre 1895) » in *Madagascar. Histoire de la Nation Malgache*, p. 107.

(69) La guerre de 1895 était présentée par les Français comme une intervention à laquelle le gouvernement de Paris n'a pu se dérober, à cause de l'attitude des autorités merina qui ne voulaient pas admettre un protectorat français effectif. Certains officiers ou certains « grands du royaume », travaillés par la propagande de la Résidence Générale ou prenant leurs désirs pour des réalités, pensaient que si la guerre était perdue, ils pouvaient espérer prendre la place de Rainilaiarivony comme Premier Ministre et mari de Ranavalona, ou d'autres rangs élevés, puisque la France ne devait s'occuper que des relations extérieures de Madagascar.

tant des Français tués (70) lors des engagements précédents et sur la solidité des ouvrages érigés à Andriba avaient fini par faire croire aux habitants de la capitale que l'ennemi devait rencontrer là un obstacle qui allait l'épuiser et donc entraîner sa perte. Elle y croyait d'autant plus qu'elle voyait partir les convois transportant canons, munitions et vivres. Dans ces conditions, le bastion d'Andriba était, aux yeux de l'opinion publique, difficile à prendre. Cette opinion acceptait alors l'idée, accréditée par les fuyards, que leur résistance avait été particulièrement vigoureuse et les attaques françaises extrêmement meurtrières. Pour elle, si les troupes de Rainianjalahy n'avaient pas pu garder Andriba et donc y vaincre les hommes de Duchesne, c'est parce qu'elles ne pouvaient rien contre une force supérieure malgré leur ferme détermination, leur grand courage et leurs exploits. D'ailleurs, aller dans le Vonizongo, s'y battre et y défendre une position — fût-elle Andriba — était déjà en soi un exploit pour la plupart des Merina de la fin du XIXe siècle. Pour les soldats qui se faisaient accompagner par des esclaves chargés de ramener leurs corps s'il leur arrivait d'être tués, revenir sains et saufs en Imerina — peu importe dans quelles conditions — était aussi un exploit. Ainsi, la débandade d'Andriba devenait dans l'imagerie populaire une défaite honorable. L'armée étant à cette époque le représentant et le défenseur des classes dominantes, ces dernières — même par simple amour propre — ne pouvaient pas dénoncer le mensonge des combattants d'Andriba. Au contraire, elles s'employaient à rendre crédible la « grande bataille » d'Andriba qui, en réalité, n'avait pas eu lieu. Et pour cela, elles travaillaient le petit peuple.

Ainsi naît le mythe d'Andriba, un mythe qu'un groupe social en désarroi se fabrique et qu'il veut faire admettre par d'autres. Ces autres sont d'abord le gros de la population tananarivienne qui, le 30 septembre 1895, croyait difficilement que ces Français, entrant dans la capitale épuisés par la fatigue et la maladie, constituaient bien cette force irrésistible qui, de Majunga à la capitale en passant par Andriba, avait défait l'armée royale. Ces autres sont aussi les « Menalamba » — ces « patriotes » merina — qui prenaient les armes pour combattre les colonisateurs que de grands officiers royaux avaient vite acceptés et servis. Certains même, et non des moindres, tels Rainianjalahy (71) et Rainijaonary (72), collaboraient déjà avec les Français et commandaient des troupes chargées de les anéantir, soi-disant pour obéir aux ordres de la Reine ou pour pacifier le royaume. A ces « Menalamba », il fallait montrer que leur résistance

(70) Dans les faux rapports envoyés à Tananarive où les défaites sont présentées comme des demi-victoires, les officiers envoyés dans le Boina et le Vonizongo donnent des chiffres énormes de Français tués mais n'indiquent jamais le nombre de ceux faits prisonniers. Le mensonge aurait été vite découvert.

(71) *Ny tantaran' Itompokolahy Rainianjalahy*, in « *Ny Teny Soa* », revue publiée par la L.M.S., année 1904, pp. 79 à 80.

(72) Rabenoro (C.) — *Rainijaonary, grand chef militaire malgache* ; in Bulletin de l'Académie Malgache, 1974, p. 45.

était vaine ou insensée, que les efforts qu'ils fournissaient n'étaient rien en comparaison de ce qui avait été fait à Andriba, et que par conséquent, ils ne pouvaient rien contre l'occupant. Ces autres sont enfin les populations des régions que les hommes de Gallieni — une fois l'Imerina conquise et pacifiée — cherchaient à soumettre. Pour justifier la politique de collaboration qu'ils pratiquaient, les « grands » du royaume, alors auxiliaires ou partenaires des colonisateurs, minimisaient la résistance de ces Malgachés et rabaisaient leurs faits d'armes.

Le mythe d'Andriba est donc passé par plusieurs phases avant d'atteindre son plein épanouissement. Les fuyards l'ont créé pour éviter la peine de mort ; les classes dominantes de la capitale l'ont accepté et adopté pour se donner bonne contenance, et l'opinion publique, préparée ou bien travaillée, en tout cas conditionnée, a fini par l'admettre mais en le chargeant d'une autre signification. Ainsi, le « *Tsy mafy noho ny tany Andriba* » ne vise plus seulement à minimiser les exploits des autres, mais aussi, à se donner du courage avant de fournir un grand effort, c'est-à-dire, à ne pas reculer devant une tâche qui s'annonce ardue.

*

* *

A N N E X E S

– *Texte N° 1* : in NN 143
traduit dans la 1^{ère} partie.

Antafofo 3 Asombola 1895
22 Aogotra

*Any His Excellency RAINILAIARIVONY
Prime Minister & Commander-in-Chief
aminy Madagaskara,*

.....
... Ary nony tamy ny omaly Alarobia 2 Asombola tamy ny 1 p.m. dia niantomboka ny ady, ka samy rafitra ny manda rehetra izay nipetrahan'ny Mrll (73) avy ; ary nony nasian'ny antsika mafy tamy ny tafondro ny azy, dia be maty ka nihemotra. Ary nony an-tsakadiny tao aorian'izany, dia nandroso be dia be indray izy ka hatramy ny 4 1/2 p.m. dia mafy tokoa ny fandrosoan'ny ady. Ary noho ny fahabetsahan'ny bomba nafitsony tamy ny Mandabe voalohany, dia naharavana io, ary tsy naharitra ny Mrll tamin'io manda io, ka dia vaky. Ary dia niandalana hatramin'io ny fialan'ny antsika amy ny manda, noho ny hamafin'ny famelezan'ny fahavalo azy, ka tamy ny 9 p.m. alina, dia afaka tamy ny manda avokoa ny Mrll.

Ary nony tapitra vaky avokoa ny Miaramilantsika, ka tsy nisy intsony tamy ny manda, dia nifanaraka izahay handeha amin'io alina io hisakana ny Mrll ao amy ny manda voalohany ao Antafofo.

*Hoy ny mpanomponao
Rainianjalahy 15 Vtra (74) D.P.M. (75).*

.....

(73) abréviation de *miaramila* (soldats).

(74) *Vtra* : abréviation de *Voninahitra* (honneur) : grade dans l'armée et dans la hiérarchie civile.

(75) *D.P.M.* : *Dekan'ny Prime Minister* (Aide de camp du Premier Ministre).

- *Texte N° 2* : in BB 134
résumé dans la 2ème partie.

Mangingina dia mangingina
N° 1519

Antananarivo 26 August
7 Asombola 1895

Any 15 Vtra RAINIANJALAHY
Dekan'ny Prime Minister sy Commander-in-Chief
ao Antafofo

Izao no lazaiko aminao : « Ny nandosiran'ny miaramilantsika izay niady tamy ny Frantsay hatrany hatrany, sy ny mbola nandosirany hiala tao Andriba araka ny voalazanareo dia nahatonga ahy ho velon'eritreritra sy ahiahy, fa angamba misy olona, na Manamboninahitra lehibe izany na kely, nandray vola tamy ny Frantsay hatao fanome ny Miaramila, handosirany fa tsy hamaly ady raha mandroso mamely ny fahavalo. Hianao mahalala tahaka ahy koa, fa tsy mbola nisy tantara, na dia lovantsofina akory aza, nilaza fandosiran'ny miaramilantsika tahaka izao misy ankehitriny izao, fa tsy mba olona iray na roa no mitsoaka eo am-piadiana, fa izy rehetra no indray miridana, ka mahagaga ahy mihitsy izany, ka mety raha mihainohaino sy mamototra ary mba mamantatra tsara ny toetranareo rehetra aty hianao hahalalana izay olona manao toy izany; koa izay hitanao sy ahihinao ho manao izany dia tano ka ampandreneso ahy faingana ».

Mamangy anao aho.

Tandremo tsara ny Fanjakan'Andriana.

Veloma finaritra hianao.

Hoy Rainilaiarivony
Prime Minister sy Commander in Chief

— *Texte N° 3* : in NN 143. page 450...
résumé dans la 2ème partie.

Mangingina dia mangingina

Atsimon'Ampotaka
12 Asombola
31 Aogost 1895

Any His Excellency RAINILAIARIVONY
Prime Minister sy Commander-in Chief

Tsarantitra aza marofy, Hianao Tompokolahy hohasoavin'Andriamanitra anie, mifanantera amy ny Mpanjaka.

.....
Ary izao no mba sompiran-teny reko Tompokolahy amy ny resaky ny Mrl eny andalana manao hoe : Andeha mba hiakatra ho any amy ny Tanindrazana fa tsy mbola fantatra izay toetry ny ady aty ka andrao dia maty aty fa rehefa tonga any Antanana, ny famindram-pon'ny Mpanjaka misy hiany ka rehefa hitany any, ataony hoe : Mandehana mamonjy ny Fanjakana fa omeko ny andro iray volana ka raha tsy mandeha amin'izany dia tsy maintsy hataony amy ny orim-bato. Ka rehefa ataony izany ry ise dia vao mandeha araka ny Tenin'Andriana fa tsy misy fahadisoana tsinona. Izao angamba no toky ratsy ananan'ny Mrl mahabe mitsoaka azy.

Ary ny teny reko koa Tompokolahy. Tafaresaka hono ny Mrl avy aty ambony sy ny Mrl any Boina ka manao hoe : Avelao kosa ireo Mrl avy any Imerina mba hanao fa isika efa manao hatrany hatrany, ka mifamoky sy mifampita resaka amin'izany izy, ka izany angamba no mahatonga ny fitambary hiriatra, kanefa tsy hitanay maso izay manao izany fa resaka andalana ren'ny deka sy ny mpanompo ato an-trano ka resahiny amiko, ary nony reko izany dia nandeha tany aminy ny tobiny Boina aho nikabary mafy taminy noho ny fandrenesako izany teny izany. Nataoko teny mafy tokoa hihatra amy ny orim-bato sy ny ainy raha izany no mba hatao amy ny Tany sy ny Fanjakana.

Ary izany koa no mba hevitra lazaiko aminao Tompokolahy. Ny mahabe ny Mrl mitsoaka aty, angamba manantena fahalalahana sy famindram-po aty ambony izy ary ny tahotra ny ho faty dia be aminy rahateo ; kanefa ireo mitsoaka ireo dia efa misy miandoha miverina aty aminay ihany izao.

Ary dia mampahare anao koa aho Tompokolahy fa ny toetranay aty Antoby dia vitsy ihany no matin'ny aretina, tsy dia manesy andro akory ny fampakarany ny maty, ary ny aretin'an-kibo (mivalona) dia efa maromaro

hiany no marary nefa dia mora sitranin'ny Dr hiany fa tsy mbola firy no maty tamin'izany, ary ny manavin'ny tazo dia efa misy hiany koa.

Tsarantitra aza marofy Hianao Tompokolahy hotahin'Andriamanitra anie mifanantera amy ny Mpanjaka.

*Hoy ny mpanomponao
Rainianjalahy 15 Vtra D.P.M.*

FAMINTINANA

Ny fiteny hoe « Tsy mafy noho ny tany Andriba » dia toa mitory fa mafy ny ady nifanaovan'ny Frantsay sy ny Merina tao amin'io toerana io tamin'ny taona 1895. Inona no tena marina ?

Ny boky nosoratan'ny Frantsay sy ny taratasy nifanakalozan-dRainilai-rivony Premier Ministre sy ireo manamboninahitra mpitari-tafika dia samy mampiseho fa tamin'ny « ady » tao Andriba dia nifandanja ny herin'ny roa tonta. Ireo miaramilan-dRanavalona aza dia toa nanana tombony satria maro an'isa ry zareo.

Feno ahiahy ny miaramila notarihin'i Duchesne raha nandeha hananika an'Andriba, Andriba izay toerana efa nofidin'ny Merina mialoha ka nanamboarany toby betsaka sy nananganany manda mihoatra ny folo. Ny tolakandro tokony ho tamin'ny roa no nanomboka ny fifamelezana an-tafondro ary tsy nitsahatra izany raha tsy tamin'ny dimy sy sasany teo ho eo. Nangina ny alin'iny na dia nisy aza fifampitifirana am-basy mitsitapitapy nifanaovan'ny loha tafika anankiroa sy ny doro-tanàna vitsivitsy nataon'ny Merina. Ny ampitso maraina (22 août 1895) no nanohy ny fandrosoany ny Frantsay, ka akory ny hagagany raha nahita fa nilaozan'ny miaramilan-dRanavalona tamin'ny alina lasa teo ny tobiny sy ny mandany rehetra.

Toy izany raha fintinina amin'ny teny fohy ny « ady » tao Andriba, kana ny Frantsay, na Rainianjalahy izay nitarika ny tafika malagasy, na Rainilai-rivony dia samy nilaza sy niaiky fa nandositra ny tafiky ny Andriamanjaka.

Raha hadihadina ny antony nahatonga ny tafika malagasy nandositra tao Andriba, dia misongadina fa tsy avy amin'ny tsy fahafantarana ny toerana niadiana, na ny haratsin'ny fiadiana teo am-pelatànany, na koa ny tsy fahampian'ny sakafo na ny fiandanian'ny Sakalava tamin'ny Frantsay, no nahatonga izany, fa kosa avy amin'ny tsy fahavononan'ny miaramila hiatrika ady sy tsy firaisan-tsainan'izy ireo, ary koa avy amin'ny adilahy izay nifanaovan'ireo mpitondra ambony.

Ny hoe : « Tsy mafy noho ny tany Andriba » dia tsaho naelin'ireo mpiantafika nandositra ; amin'izay mantsy dia tsy hodorana velona izy araka ny lalàna nataon-dRadama I. Neken'ny mpitondra sasany teto Antananarivo io lainga io mba hanafenana amin'ny vahoaka ny tsy fahombiazan'ny politika izay nataony. Rehefa avy eo dia samy nandray io resaka io arak'izay hevitra itiavany azy ny olona.

OUTLINE

– The proverb « *Tsy mafy noho ny tany Andriba* » (Not so much strong as Andriba was) seems to echo the great hardness of the engagement which faced in 1895 French troops to Merina army. What happened really ?

French witnesses and letters between Prime Minister Rainilaiarivony and head officers of the army, all notice that in Andriba forces of both protagonists were almost equal.

The expeditionary corps commanded by general Duchesne was anxious when on 21st August 1895 attacking Andriba, a place the Merina had fortified. The artillery duel began about 2 p.m. and did not stop until 5 p.m. The night was quiet. Silence was not troubled but by some gun shots and the blazing of villages burnt by the Merina. The next morning the French kept on proceeding and how much were they surprised at seeing the camp and the retrenchments deserted by their enemies.

There is in some words the narrative of the « battle » for Andriba. French, Merina commander-in-chief Rainianjalahy and Rainilaiarivony all agreed to say that the army of Ranavalona ran away before the enemy.

The seat of the operations had been chosen by the Merina ; their armament was of a good quality ; their food supplies were in abundance, and the Sakalava people had not come into an alliance with the French. The run away cannot be explained but by the army division, its lack of determination for fighting and the litter among the head accountants of the State.

The fame of the « battle » for Andriba had been spread by the deserters in order to avoid the sentence of death by burning according to the law edicted by king Radama the First. Those in power in Tananarive never denied it so to hide to the people their politics failure. Later, each one has been used to give to the fame, becoming a proverb, one's own meaning.

BIBLIOGRAPHIE

1. Documents malgaches.

- RAJESTERA. - *Carnet de route* (notes en malgache). Traduit, commenté et présenté par Mondain (Gustave). C'est ce travail de Mondain qui a été utilisé pour l'élaboration de cette étude. - Cf. :
MONDAIN (G.). - Documents historiques malgaches... in « *Mémoires de l'Académie Malgache* », fascicule VII, 1928, Tananarive.
- Lettres échangées entre Rainilaiarivony, Premier Ministre, resté à Tananarive et les différents chefs militaires envoyés au devant des Français. Ces lettres sont conservées aux Archives de la République Malgache. Les séries :
 - NN 142 et NN 143 : cartons contenant de nombreuses lettres non classées, principalement des lettres dont Rainilaiarivony est destinataire.
 - BB 134 : registre relié où ont été recopiés suivant un ordre chronologique les instructions et ordres de Rainilaiarivony.

2. Témoignages français.

- D'ANTHOUCARD (A.) et RANCHOT (A.). - *L'expédition de Madagascar, 1895. Journaux de route* - Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales. Paris, 1930.
- *Carnet de campagne du Lieutenant-Colonel Lentonnet.* - Publié par H. Galli. - Plon, Paris, 1897.
- DAVID-BERNARD (E.). - *La conquête de Madagascar.* Paris, 1943.
- Général DUCHESNE. - *Rapport sur l'expédition de Madagascar.* Paris, 1897.
- HOCQUARD (Dr Edouard). - *L'expédition de Madagascar.* Hachette. Paris, 1897.
- POIRIER (Jules). - *Conquête de Madagascar (1895-1896).* H. Charlesville-Lavauzelle. Paris.
- Général REIBELL. - *Le calvaire de Madagascar. Notes et souvenirs de 1895.* Berger-Levrault. Paris, 1935.

3. Articles de revues et études.

- CHAULIAC (Dr G.). - *Contribution à l'étude médico-militaire de l'expédition de Madagascar.* in « *Bulletin de Madagascar* ». Tananarive, N° 240, mai 1966, pp. 411 à 442 ;
N° 241, juin 1966, pp. 507 à 551 ;
N° 242, juillet 1966, pp. 624 à 640 ;
N° 243, août 1966, pp. 722 à 740.

- CHAUVIN (J.). - *Le prince Ramahatra (1858-1938)* - in « *Revue d'Histoire des Colonies* », N° 118. Paris, 1939, pp. 33 à 46.
- NY TANTARAN'Itompokolahy RAINIANJALAHY, in « *Ny Teny Soa* », revue publiée par la L.M.S. Tananarive, 1904, pp. 79 et 80.
- RABEMANANJARA (R.W.). - *Madagascar, Histoire de la Nation Malgache*. Paris, 1952.
- RABENORO (Césaire). - *Rainijaonary, grand chef militaire malgache*. in « *Bulletin de l'Académie Malgache* ». Tananarive, 1974, pp. 41 à 45.